

ETUDE

LA TRANSFORMATION DE LA BIOGRAPHIE DE BALZAC PAR STEFAN ZWEIG, VERSION TRAGIQUE

Laure Salambier, ange ou démon ?

Laure Sallambier, mère d'Honoré de Balzac, est un personnage dont la complexité intrigue. Stefan Zweig dans *Balzac, le roman de sa vie*, présente "cette femme" comme un être froid et indifférent, dépourvu d'instinct maternel tout du moins envers ses deux premiers nés Honoré et Laure. "Je n'ai jamais eu de mère"¹ déclare Balzac dans sa correspondance.

Zweig décrit de façon lapidaire l'enfance de Balzac, cependant les termes qu'il emploie sont teintés d'un fort pathos, d'une empathie réelle pour le petit Honoré :

"Jamais il n'a entendu sa voix s'attendrir et quand il se presse, câlin, entre ses genoux et veut l'embrasser, elle repousse d'un mot sévère ces familiarités déplacées"².

Le choix des locutions, des situations dans lesquelles Zweig place Balzac ("Point de mère qui veille à son chevet quand il est malade"), concourent à créer un climat dramatique. Zweig cite Balzac

afin de témoigner de la véracité de ses propos : “la vie si dure” et justifie par cette citation le fait que Balzac, “à dix-huit ans, de lui-même”, ait tourné le dos “à ce milieu insupportable”³.

Stefan Zweig opère de même avec la description de “l’institution” dans laquelle Balzac fut envoyé : “avec ses tours sinistres et ses robustes murailles, l’impression d’une prison plutôt que d’une maison d’éducation”⁴. Cette vision semble assez digne d’un roman de chevalerie, il est probable que l’endroit présente des caractéristiques moins effrayantes...

Le jugement tranché, sans appel, de Zweig envers la mère de Balzac atteint son paroxysme lorsqu’il commente une lettre de Balzac à Madame Hanska :

“Voilà éclatant au grand jour après des années, la réponse aux mille tourments secrets qu’à l’âge où sa sensibilité était la plus vive, il a subis précisément de la part de l’être qui, selon la loi de la nature, aurait dû lui être le plus proche. Sa mère seule est responsable de ce que, selon ses propres expressions, “il ait enduré la plus épouvantable enfance qui soit jamais échue sur terre à un homme”. ”⁵

André Maurois, dans *Prométhée ou La vie de Balzac*, relève les propos féroces de Balzac à l’égard de sa mère, cependant il nuance ceux-ci en s’appuyant sur la propension de l’écrivain à transfigurer le réel, chose que Zweig n’a pas voulu envisager :

““Si vous saviez ce qu’est ma mère ! C’est à la fois un monstre et une monstruosité ! Dans ce moment, elle est en train de tuer ma sœur après avoir tué ma pauvre Laurence et ma grand-mère... Moi, j’ai failli rompre avec ma mère ; ce serait une nécessité. J’aime mieux continuer à souffrir. C’est une plaie que rien ne peut guérir. Nous l’avons cru folle. Nous avons consulté le médecin qui est son ami depuis trente-trois ans, et il nous a répondu : “Hélas ! elle n’est pas folle, elle est méchante !” On décèle, dans la violence de ce ressentiment, une petite part de vérité, une large part d’ingratitude et un besoin insatiable de se faire plaindre. “Je n’ai eu ni mère, ni enfance.” Il oubliait la gaieté de

Villeparisis, les plaisanteries de la “céleste famille” et le dévouement de la pauvre vieille.”⁶

Il est amusant de noter les réactions antinomiques de Zweig et de Maurois comme nous avons pu le constater face à la même base historique, la lettre de Balzac à Madame de Hanska. André Maurois semble un peu moralisateur, toutefois son rôle de biographe est aussi de se faire garant de la vérité. Il note que Balzac avait l’art de “persuader les autres de beaucoup de choses et lui-même de n’importe quoi”⁷.

Maurois justifie l’inflexibilité de Laure Salambier par l’amour que toute mère porte à son enfant et l’ambition qu’elle possède pour lui, “Mme Balzac sait qu’Honoré aime une contemporaine de sa mère et qu’obsédé par cet amour, il ne travaille plus. Son parti est vite pris : elle va l’envoyer à Bayeux, chez les Surville.”⁸ Madame Balzac ne veut pas que Madame de Berny soit une entrave au succès de son fils, elle veille jalousement sur son avenir. André Maurois répond de l’amour filial de Madame Balzac, elle “aurait voulu que son fils fût un génie, craignait qu’il ne fût un cancre et le bousculait d’autant plus durement qu’à sa manière, elle l’aimait.”⁹

Balzac lui aussi aimait sa famille, Maurois cite des lettres de Balzac à sa sœur Laure dont celle de juin 1821 dans laquelle il parle longuement de sa mère et de ses humeurs, mais aussi avec une pointe de fierté non dissimulée de la famille : “Nous sommes une petite ville à trois ou quatre [...] Oh ! il n’y a pas dans le monde deux familles comme la nôtre, et, je le crois, nous y sommes tous uniques dans notre genre...”¹⁰ De même, Maurois insiste sur le sentiment d’unité qui se dégageait du “clan” Balzac possédant une forte complicité ; ses propres codes... :

Toute la famille pétillait de récits, de projets, de griefs, de commérages. Tous étaient drolatiques, verveux, originaux ; tous se sentaient fiers d’être des Balzac. Entre les enfants existaient une fraternité gouailleuse et une affection profonde. Avec les parents on avait en commun le goût des livres et un vocabulaire de famille où les

bavardages s'appelaient des "tra-la-la" ou des "ta-ra-ta-ta" ; la bouderie, "de la grogne" et un débutant faraud, "un petit brisquet". Tout le clan Balzac cultivait l'esprit ; on ne s'y épargnait pas les uns les autres, mais on se savait solidaire du groupe."¹¹

Alors que Zweig présente "Anne-Charlotte-Laure Balzac [...] sous toutes les couleurs miroitantes de l'hystérie, le type de la femme toujours offensée"¹², Maurois souligne qu'elle fut mariée à un "vieux mari"¹³ (elle est de trente-deux ans sa cadette) comme pour justifier le caractère irritable de celle-ci, ou encore sa "liaison avec M. de Margonne, propriétaire du château de Saché"¹⁴ de laquelle naquit le petit frère adultérin de Balzac : Henry, "l'enfant de l'amour"¹⁵.

André Maurois avoue que Madame Balzac "était une maîtresse femme, mais un cœur sec"¹⁶, cependant il la défend contre les accusations "d'abandon" d'Honoré, dès son plus jeune âge, "mis en nourrice à la campagne, oublié par [sa] famille pendant trois ans"¹⁷ : Maurois rétorque que ces pratiques étaient tout à fait courantes à l'époque et voire, dans son cas une question de survie donc une certaine preuve d'amour : "Au vrai, Mme Balzac, effrayée par la mort du petit garçon nourri de son lait, n'avait fait que se conformer à l'usage du temps."¹⁸

Zweig note que Laure Sallambier fut aussi une source d'inspiration pour Balzac, "Je vais me mettre sur La Cousine Bette, roman terrible, car le caractère principal sera un composé de ma mère, de Mme Valmore et de ta tante Rosalie."¹⁹ La frontière entre vie et fiction s'estompe jusqu'à disparaître.

Le mystère reste entier quant à la véritable personnalité de Laure Sallambier, femme à très fort tempérament l'on en convient, mais aussi femme entièrement dévouée à son fils à la fin de sa vie. Zweig, à ce sujet, a su reconnaître ce don désintéressé d'elle-même :

"La mère de Balzac, à soixante-dix ans, a assumé patiemment sa fonction de gardienne du palais de la rue Fortunée. Elle a la tâche difficile et ingrate de se battre avec les fournisseurs, et de marchander,

d'évincer les créanciers, de surveiller les domestiques et de tenir la caisse. La vieille femme prend vaillamment et efficacement tout cela sur ses épaules. Mais elle sent bien que son autorité dans la nouvelle maison ne durera que tant que l'installation ne sera pas achevée. Elle sait qu'on ne l'a appelée que pour donner un coup de main, elle est bien sûre qu'on ne lui laisserait pas même une petite chambre par-derrière dans la splendide demeure, s'il plaisait pour de bon à cette princesse russe ou polonaise de s'y installer."²⁰

Si les actes sont des mots d'amour, que penser de cette constatation de Zweig : "Balzac meurt dans la nuit du 17 au 18 août 1850. Sa mère seule est à son chevet ; Mme de Balzac s'est retirée depuis longtemps."²¹

Le culte du tragique chez Zweig

Le héros romantique se définit dans la complétude, l'inachèvement. Zweig compare Balzac à Shakespeare, il "connaît les hommes comme seule Shakespeare les a connus"²² ; il compare de même les œuvres : "Et si *Le Père Goriot* et *Les Illusions perdues* avaient déjà quelque chose du *Roi Lear*, ces derniers romans ont tout le tranchant du *Coriolan*."²³ Le mystère du génie de Balzac est, "avec le phénomène presque mythique de Shakespeare, la plus grande énigme de l'histoire universelle."²⁴ Balzac est donc une figure emblématique de la littérature française au même titre que Shakespeare pour la littérature anglaise. On note que l'association d'un romancier et d'un dramaturge est inhabituelle et certainement révélatrice du caractère théâtral des "grandes tragédies Balzaciennes"²⁵, de sa qualité de metteur en scène des drames du quotidien, des mœurs de son époque et tout simplement du "roman de sa vie". Zweig achève la comparaison par : "là il voit la tragédie du père Goriot, ce roi Lear inconnu"²⁶. Dans la note de l'éditeur Richard Friedenthal, de *Balzac, le roman de sa vie*, celui-ci confirme l'image que Balzac représentait pour les jeunes Viennois : "ils découvraient en

lui “un monde entier grouillant de personnages typiques... une immense imagination d’une inexprimable densité ; l’imagination la plus grande, la plus dense depuis Shakespeare.”²⁷

Zweig a un goût affirmé pour le Tragique, synonyme pour lui de grandeur, Dominique Bona, dans Stefan Zweig, l’ami blessé, souligne qu’il “a trouvé en Thersite le premier héros de sa mythologie, et désormais les personnages de ses livres, pièces de théâtre, biographies ou nouvelles, lui ressembleront [...] des vaincus, des humiliés de la vie. C’est de leur côté qu’il se range.”²⁸

Zweig, à la manière de Balzac, possédait un degré d’empathie très fort avec ses personnages, “il les a choisis et il les aime parce qu’il retrouve en eux ses blessures à peine conscientes, ses faiblesses et ses peurs. Il admirera toujours ces perdants qui savent assumer leurs souffrances et portent sur la vie un regard sceptique.”²⁹

Cette vision du monde explique l’angle d’attaque de la biographie, *Balzac, le roman de sa vie*, qu’il dédie à Balzac, son intérêt se porte donc sur l’humain, le “pathétiquement humain”³⁰, en témoignent les titres évocateurs de ses différentes parties : page 7 “Le drame d’une enfance”, page 31 “Balzac pose avant l’heure une question au destin”, page 161 “Balzac dans le monde et dans l’intimité”, page 219 “Balzac fait la découverte de son secret”, page 423 “Premier effondrement”. Pareillement ceci dévoile son envie de romancer : Zweig intitule le livre III (une des grandes parties) “Le roman vécu”, et le livre IV “Splendeur et misère du romancier Balzac”, titre que Zweig emprunte au célèbre roman de Balzac *Splendeur et misère des courtisanes*. Il semble que Zweig se lance dans le récit d’une épopée d’un personnage mythique.

Zweig est conscient du goût de Balzac pour la tragédie vécue au quotidien, (*Balzac, le roman de sa vie* page 219) : “J’abhorre Mme de Castries, écrit-il sur le mode pathétique, car elle a brisé ma vie sans m’en redonner une.”³¹ Zweig commente : “Avec un homme qui transpose sans cesse sa vie en une vie romancée il faut s’habituer à de telles exagérations dramatiques”³² et juge l’auteur autant que l’homme

: “Balzac - soit dit sans vouloir l’offenser - n’est jamais véridique quand il se dépeint lui-même. Comme romancier il exagère, il renchérit par devoir professionnel”³³. L’homme est donc le même personnage que l’auteur et plus étonnant encore, “le témoignage de ses œuvres a plus de valeur que ses paroles et que ses lettres”³⁴. L’auteur se réincarne même en ses personnages, Zweig compare le comparé avec ses propres créations : “Il ne songe nullement comme le général Montriveau qui, dans *La Duchesse de Langeais*, tient son rôle, à marquer au fer rouge l’aristocratique coquette.”³⁵

La création est pour Balzac une forme de catharsis, “pour retracer ses années de formation, Balzac a choisi le procédé du double portrait : il se peint sous les traits de deux camarades de classe, ceux du poète [que Balzac a toujours rêvé d’être puisque, il faut le rappeler, ses débuts furent tournés vers le théâtre - tout comme Zweig - où il n’eut pas le succès escompté avec son *Cromwell*, pièce en 5 actes, écrite en vers], Louis Lambert, et ceux de “Pythagore” le philosophe. Il a, comme le jeune Goethe dans les figures de Faust et de Méphistophélès, dédoublé sa personnalité.”³⁶

Zweig relève les diverses incarnations de Balzac dans ses œuvres : “Raphaël dans *La Peau de chagrin*, d’Arthez dans *Les Illusions perdues*, le général de Montereau dans *l’Histoire des Treize*.”³⁷ Chez Balzac, il y a fusion et confusion avec ses personnages, “aucun poète n’eut jamais plus de part aux jouissances de ses créatures.”³⁸

Balzac cite Goethe, “Ne pas aboutir fait ta grandeur”³⁹, avis que partage Zweig, et se livre à une apologie de l’inachèvement, garant d’humanité :

“C’est presque un bonheur que tous ces ouvrages n’aient pas été terminés. Balzac a dit un jour : “Est un génie celui qui en tout temps peut transformer ses pensées en actions. Mais le génie tout à fait grand se garde d’exercer continuellement cette activité, car il ressemblerait trop à Dieu.” En effet, s’il lui avait été permis d’achever tous ses romans, de refermer entièrement sur lui-même le cercle des passions et des événements, son œuvre aurait atteint les limites de l’inconcevable.

Elle serait devenue une monstruosité, l'effroi de tous ceux qui viendraient après lui, découragés par l'impossibilité de l'atteindre ; tandis que, telle qu'elle apparaît - torse sans pareil -, elle est un stimulant extraordinaire et l'exemple le plus grandiose que puisse trouver une volonté créatrice en marche vers l'inaccessible."⁴⁰

Zweig témoigne de la grandeur de l'œuvre inachevée de Balzac, grâce à celle-ci, l'espoir subsiste, le relais reste à prendre, le monde littéraire peut espérer reprendre le flambeau et poursuivre le grand dessein. Une œuvre est un Infini, elle instruit sur l'Homme mais c'est aussi la vie de l'homme qui enseigne sur ses œuvres, c'est pour cette raison que Zweig s'est penché sur de nombreuses biographies afin de déceler le moi de chaque auteur-créateur, et c'est pour cette même raison que notre étude s'intéresse en premier lieu aux biographies, avant d'arriver à l'œuvre.

Barbara HURAUX

Notes :

- (1) Stefan Zweig, *Balzac, Le roman de sa vie*, page 14.
- (2) Ibid., page 15.
- (3) Ibid., page 15.
- (4) Ibid., page 17.
- (5) Ibid., page 18.
- (6) André Maurois, *Prométhée ou La vie de Balzac*, page 373.
- (7) Ibid., page 373.
- (8) Ibid., page 69.
- (9) Ibid., page 31.

- (10) Ibid., page 59.
- (11) Ibid., page 28.
- (12) Stefan Zweig, *Balzac, le roman de sa vie*, page 13.
- (13) André Maurois, *Prométhée ou La vie de Balzac*, page 27.
- (14) Ibid., page 15.
- (15) Ibid., page 27.
- (16) Ibid., page 13.
- (17) Ibid., page 14.
- (18) Ibid., page 14.
- (19) Stefan Zweig, *Balzac, le roman de sa vie*, page 455.
- (20) Ibid., page 472.
- (21) Ibid., page 493.
- (22) Ibid., page 291.
- (23) Ibid., page 457.
- (24) Stefan Zweig, *Trois Maîtres*, page 43.
- (25) Ibid., page 29.
- (26) Ibid., page 23.
- (27) Stefan Zweig, *Balzac, le roman de sa vie*, page 502.
- (28) Dominique Bona, *Stefan Zweig, l'ami blessé*, page 75.
- (29) Ibid., pages 75-76.
- (30) Ibid., page 76.
- (31) Stefan Zweig, *Balzac, le roman de sa vie*, page 219.
- (32) Ibid.
- (33) Ibid., page 220.
- (34) Ibid.

(35) Ibid., page 219.

(36) Ibid., page 17.

(37) Ibid., page 17.

(38) Stefan Zweig, *Trois Maîtres*, page 35.

(39) Ibid., page 182.

(40) Ibid., pages 51-52.